

## L'appropriation symbolique d'une ville multiculturelle : les cas de Kaunas, Klaipėda et Vilnius

**Dangiras Mačiulis, Alvydas Nikžentaitis et Vasilijus Safronovas**

Traducteur : Liudmila Edel-Matuolis

---



**Éditeur**  
CNRS Éditions

**Édition électronique**

URL : <http://rgi.revues.org/293>  
DOI : 10.4000/rgi.293  
ISSN : 1775-3988

**Édition imprimée**

Date de publication : 24 juin 2010  
Pagination : 41-60  
ISBN : 978-2-271-06971-9  
ISSN : 1253-7837

**Référence électronique**

Dangiras Mačiulis, Alvydas Nikžentaitis et Vasilijus Safronovas, « L'appropriation symbolique d'une ville multiculturelle : les cas de Kaunas, Klaipėda et Vilnius », *Revue germanique internationale* [En ligne], 11 | 2010, mis en ligne le 24 juin 2013, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://rgi.revues.org/293> ; DOI : 10.4000/rgi.293

---

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Tous droits réservés

# L'appropriation symbolique d'une ville multiculturelle : les cas de Kaunas, Klaipėda et Vilnius

Dangiras Mačiulis, Alvydas Nikžentaitis, Vasilijus Safronovas

Avant d'analyser les relations entre les groupes ethnoculturels à l'époque de la montée des nationalismes dans les villes des confins orientaux de l'Europe centrale, il conviendrait de souligner plusieurs particularités de cette région. Elle se différencie de l'Europe de l'Ouest, en premier lieu, par un éveil plus tardif des nations. Dans les régions des confins de l'Europe, auxquelles appartiennent les terres de l'ancien grand-duché de Lituanie ainsi que la Livonie et l'Estonie, contrairement au même phénomène en France, en Allemagne et dans les autres pays d'Europe occidentale et centrale, le processus de construction des nations débute seulement dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, et le nationalisme de masses qu'après la création des États-nations. Il est à noter également que, dans cette partie de l'Europe, contrairement à l'Europe de l'Ouest, la formation des nations ne s'accompagne pas naturellement d'une intégration civique ou de la formation d'une nation de citoyens, car les différences ethniques et culturelles au sein d'un même État restaient très nettes et il n'était pas rare que l'identification ethnoculturelle fût plus forte que celle à l'État. L'autre spécificité de cette région à l'époque des nationalismes était la substitution d'une élite politique nationale par une autre. Ce n'est pas un secret que l'élite politique allemande dominante en Lettonie et en Estonie fut remplacée plus tard par des dirigeants lettons et estoniens. En Lituanie, les transformations de l'élite politique furent nettement plus complexes car au moins trois groupes y participèrent ; les Polonais, les Lituaniens qui se fixaient comme programme national de se séparer des Polonais, et un troisième groupe, moins souvent cité dans les études scientifiques, qui se voulait gardien des traditions de l'élite politique de l'ancien grand-duché de Lituanie et qui se désigna assez souvent par le même nom de « Lituaniens ».

Par ailleurs, hormis ces groupes aux identités différentes, il ne faut pas oublier deux autres groupes ethnoculturels, à savoir les Biélorusses et les Juifs qui, d'une manière ou une autre, interférèrent dans les luttes d'influence politique des

« grands » groupes. Leur manière de participer dans le processus de formation de l'État était très différente. Lors de la création des États modernes de la Lituanie et de la Pologne, le groupe ethnoculturel biélorusse nourrira également des aspirations politiques qui, en fonction de la situation politique, changeront constamment. Durant la période 1918-1920, ces aspirations passeront de la création d'un État biélorusse indépendant avec Vilnius pour capitale à la formation d'une structure étatique commune aux Lituanais et aux Biélorusses<sup>1</sup>. Même si c'est finalement une République socialiste soviétique (RSS) de Biélorussie qui sera créée et l'idée d'un État national biélorusse enterrée ; pour les Biélorusses ayant une aspiration nationale, Vilnius restera leur capitale culturelle qui, dans des circonstances favorables aux Biélorusses, aurait dû devenir la capitale du nouvel État de Biélorussie.

L'autre groupe important furent les Juifs qui ne cherchèrent évidemment pas à réaliser leurs aspirations étatiques dans cette région, mais dont le poids démographique et économique leur permit d'exercer une grande influence sur le processus de création d'un État, notamment par leur intervention en faveur de la domination politique de l'un ou de l'autre des « grands ».

La rivalité au sein de ces cinq groupes ethnoculturels (il faut y ajouter les Allemands et les « Klaipėdiškiai » à partir de 1923, après l'annexion du Territoire de Memel à la Lituanie) exerça une grande influence sur la situation intérieure et la politique étrangère des États lituanien et polonais nouvellement créés dans cette région à partir de 1918, aussi bien au niveau de l'État que dans les grandes villes. Les aspects politiques de cette rivalité sont assez bien présentés à travers les publications alors que les processus d'appropriation mentale des espaces sont peu étudiés dans l'historiographie. On manque tout particulièrement de connaissances sur les moyens par lesquels les villes multiculturelles – un autre phénomène propre à cette région – furent « appropriées » par les différents groupes ethnoculturels dans leur conscience collective. Cet article vise justement à tenter de donner des réponses à cette question.

Afin d'illustrer les ambitions d'appropriation symbolique des villes multiculturelles par les différents groupes ethnoculturels sur le point de devenir des nations modernes, trois villes ont été choisies comme objet de l'étude : Kaunas, Klaipėda et Vilnius. Ce choix a été d'abord dicté par l'intention de vérifier le modèle théorique proposé par Ludwig Steindorff selon lequel les capitales des pays d'Europe centrale et orientale reflètent la mémoire culturelle de leur pays<sup>2</sup>. En s'appuyant sur ce modèle, il est possible d'émettre l'hypothèse selon laquelle la tentative de conquérir mentalement une autre ville suggère, entre autres, à l'exemple de la capitale, l'idée de transformer sa mémoire culturelle. De ce fait, même si l'objet de l'article est d'étudier les ambitions de plusieurs groupes ethnoculturels de s'approprier une ville multiculturelle, c'est la stratégie lituanienne de formation de la mémoire culturelle qui a servi de point d'appui pour élaborer ce travail. En

1. Шыбека, Эахар. Нарыс гісторыі Беларусі 1795-2002. Minsk, 2003 ; Gimžauskas, Edmundas. *Baltarusių veiksnys formuojantis Lietuvos valstybei 1915-1923 m.* Vilnius, 2003.

2. Steindorff, Ludwig. Glavno mesto kot simbol nacionalne države vevzhodni srednji Evropi. In : *Zgodovinski Časopis*, 54 (2000), p. 77-87.

se guidant d'après la même stratégie lituanienne de formation de la mémoire culturelle, Vilnius et Klaipėda ont été étudiées comme villes où, de manière prévisible, les plus grands efforts devaient être opérés par les différents groupes pour s'approprier ces villes.

Comme on le sait, Kaunas était la capitale de la République de Lituanie entre 1918 et 1939, avec un statut particulier. En 1918, l'État lituanien nouvellement créé, se référant à la tradition historique, promulgua Vilnius comme capitale. Cependant, comme on le sait aussi, au moins de 1920 à 1939, cette ville faisait partie intégrante de l'État polonais. De ce fait, Kaunas, capitale *de facto* de la République de Lituanie, se désigna comme « capitale provisoire ». Bien qu'elle fût la ville la plus lituanienne selon la composition de ses habitants, Kaunas resta néanmoins une ville multiculturelle. Selon les données du recensement de la population de 1923, sur les 92 446 habitants que comptait la ville, 54 520 (plus de la moitié) étaient Lituaniens, tandis que plus de 25 000 (plus d'un quart) étaient Juifs, auxquels se rajoutent environ 4 000 Polonais et presque 3 000 Russes<sup>3</sup>.

La Lituanie prit possession du Territoire de Memel en 1923. Après la reconnaissance de son rattachement à la Lituanie par les pays de l'Entente, la vie quotidienne de Klaipėda se développa sous la double influence de l'autonomie politique et culturelle du Territoire au sein de la République de Lituanie et de la mixité de la population de la ville. Selon le recensement de 1925, la population de la ville comptait presque 58 % d'Allemands (22 716), 10,1 % de Lituaniens (3 619), 20,2 % de « Klaipėdiškiai »<sup>4</sup> (7 228). Ces derniers<sup>5</sup>, d'origine balte mais ayant adopté une identité régionale, étaient considérés comme « Lituaniens » dans la littérature lituanienne de l'entre-deux-guerres, faisant ainsi passer la part des Lituaniens à Klaipėda à 30,3 %. Cependant, les Lituaniens du Territoire de Memel se distinguaient des Lituaniens de Lituanie, car ces Lituaniens locaux (dénommés aussi Lituaniens de Prusse) habitaient depuis des siècles dans un État de culture allemande : si la situation sociale et la langue les séparaient des Allemands, la religion, l'appartenance au même État et l'identité issue de cet État les réunissaient au contraire à eux. Le groupe ethnoculturel des Lituaniens de Prusse était surtout séparé des Lituaniens catholiques de Lituanie par la religion qui était un élément majeur de leur identité.

Une situation de complexité semblable se présentait à Vilnius. Sauf qu'ici les Polonais et les Juifs<sup>6</sup> constituaient la majorité de la population, même si, comme

3. Bičiūnas, Vytautas. *Kaunas 1030-1930*. Kaunas, 1930, p. 18.

4. Valsonokas, Rudolfas. *Klaipėdos problema*. Klaipėda, 1932, p. 267.

5. Pour plus de détails sur les « klaipėdiškiai », cf. : Žalys, Vytautas. *Kova dėl identiteto : Kodėl Lietuvai nesisekė Klaipėdoje tarp 1923-1939 m. / Ringen um Identität : Warum Litauen zwischen 1923 und 1939 im Memelgebiet keinen Erfolg hatte*. Lüneburg, 1993 ; Tauber, Joachim. *Der unbekannte Dritte : die Kleinlitauer im Memelgebiet 1918-1939*. In : « *Der Fremde im Dorf* ». *Überlegungen zum Eigenen und zum Fremden in der Geschichte*, sous la dir. de H.-J. Bömelburg, B. Eschment. Lüneburg, 1998, p. 85-104 ; Vareikis, Vyngantas. *Memellander/ Klaipėdiškiai Identity and German-Lithuanian Relations in Lithuania Minor in the Nineteenth and Twentieth centuries*. In : *Sociologija. Mintis ir veiksmas*, 2001, Nr. 1 (6), p. 54-65.

6. Les statistiques officielles ne distinguaient malheureusement pas les citoyens de l'ancien

cela a été mentionné ci-dessus, les Biélorusses et tout particulièrement les Litua- niens manifestaient aussi leurs prétentions sur la ville.

Au niveau mental, la ville devient sienne pour une composante de la popu- lation lorsque ce groupe s'identifie à tout ce qui symbolise cette ville. Au niveau national, le processus est analogue : la ville multiculturelle, ayant créé ses symboles nationaux, est perçue dans la sémantique nationale à l'aide de ces symboles, pour devenir « sienne ». Le symbole d'une ville, quand il est devenu un symbole national pour la seule raison qu'un groupe ethnique spécifique appréhende sa signification de manière univoque, se détache de manière conventionnelle de son espace local dans la ville, remplissant une importante fonction d'identification pour les habi- tants de la ville appartenant à ce groupe ethnique avec leurs compatriotes hors de la ville, et une fonction d'appropriation de la ville pour ces derniers<sup>7</sup>. Un tel symbole national, par lequel s'effectue l'appropriation de la ville au niveau mental, peut être l'incarnation matérielle d'un mythe national enraciné dans une commu- nauté ethnique à une époque donnée, même si cette fonction peut aussi être remplie par un bâtiment ayant une signification nationale commune. C'est une chose fréquente que des bâtiments institutionnels (palais du parlement ou du président, hôtel de ville) ou des établissements culturels (musées, théâtre, opéra) deviennent des signes matériels nationaux de la ville. Un rôle très important revient en ce sens à des monuments architecturaux (église, château) rappelant un passé « glorieux », et, évidemment, à des cimetières comme lieux de repos éternel des « héros de la nation »<sup>8</sup>.

Même si ces signes sont considérés comme les symboles nationaux potenti- ellement les plus importants de la ville, il ne faut en aucun cas sous-estimer les noms de rue en tant qu'élément-source de la mémoire culturelle de la ville ainsi que de son groupe dominant, surtout pendant les périodes de bouleversements sociaux. Alors que tous ces signes à connotation ethnique furent « inventés » à l'époque des nationalismes, le processus de création de ces signes comme de nouveaux symboles (nationaux) d'une part, et celui de suppression des anciens d'autre part, s'écrivaient en termes de lutte pour l'attribution de la ville multina- tionale à l'un ou l'autre groupe national.

La singularité de la période décrite dans cet article, de 1918 à 1939, pour Klaipėda, Kaunas et surtout Vilnius, est liée au changement continu d'apparte- nance étatique, entraînant le changement des symboles nationaux dans la ville. Comme l'on sait, Vilnius et Kaunas furent, avant la Première Guerre mondiale, des villes de province de l'Empire russe, tandis que Klaipėda appartenait à l'Empire allemand. Cette époque laissa plusieurs marques dans le paysage de ces villes. À Vilnius, les monuments dédiés à Catherine II et à Mouraviev étaient les symboles de la russité de la ville et de l'impérialisme russe, alors qu'à Kaunas il

grand-duché de Lituanie ce qui, contrairement à la région de Klaipėda, semblait simplifier la situation à Vilnius, alors qu'elle était en réalité beaucoup plus complexe.

7. Pour en savoir plus, cf. Nikžentaitis, Alvydas. Nacionalinis simbolis daugiakultūriniam miestui. In *Homo historicus*, 2009, Nr. 2.

8. Cf. note 1.

s'agissait d'un monument commémorant la victoire contre Napoléon<sup>9</sup>. À Klaipėda, le nombre des symboles nationaux allemands était plus important, reflétant particulièrement bien les transformations des mythes nationaux en Allemagne elle-même. Parmi les principaux monuments allemands à Klaipėda, citons la statue de Guillaume I<sup>er</sup> et le monument « Borussia » dédié à la victoire de la Prusse contre Napoléon<sup>10</sup>. Les deux monuments reflétaient bien, dans le paysage de la ville, l'identité de l'État prussien perceptible encore un certain temps dans l'ensemble de l'Allemagne, et montrait en même temps quel était le groupe qui jouait le rôle dominant dans la ville.

Par chance, les Polonais à Vilnius et les Lituanais à Kaunas ne furent pas obligés de démolir eux-mêmes les symboles impériaux dans ces villes. Le monument à la victoire contre Napoléon fut détruit par les Allemands au cours de la Première Guerre mondiale et les monuments à Catherine II et à Mouraviev avaient été emportés par les Russes lors de leur retraite en 1915<sup>11</sup>. La seule exception fut Klaipėda où, après 1923, date à laquelle la ville fut occupée par la Lituanie, les Lituanais durent éliminer eux-mêmes les symboles les plus représentatifs de l'ancienne tradition de dépendance étatique à l'Allemagne.

Il est à noter que l'élimination de ces symboles a été immédiatement suivie de la création de symboles propres, incarnation matérielle des mythes nationaux qui devaient aider à surmonter le sentiment d'être des villes étrangères. L'étude de ces trois villes permet de remarquer que, selon la relation au passé, deux stratégies de formation de la mémoire culturelle furent utilisées :

1. se référer aux images d'un passé récent (époque des nationalismes),
2. intégrer l'histoire ancienne et les images de l'époque des nationalismes.

La première stratégie de création de la mémoire culturelle pour laquelle la France de la Révolution française et la Russie de la révolution d'Octobre donnèrent des exemples considérés comme classiques, n'était pas étrangère, au moins au début, à la Lituanie qui l'appliqua pour transformer sa capitale provisoire, Kaunas, en ville lituanienne<sup>12</sup>. Deux raisons expliquent le besoin de l'État lituanien de créer de nouveaux mythes nationaux :

9. Kančienė, Jolita. Laikiniosios sostinės reprezentacinės aikštės. In : *Archiforma*, 2006, Nr. 3, p. 73 ; Drėma, Vladas. *Dingęs Vilnius*. Vilnius, 1991, p. 131 ; Ilgūnas, Gediminas. Koriko paminklas Vilniuje. 100 metų. In : *Mokslas ir gyvenimas*, 1998, Nr. 11-12, p. 36-38.

10. Cf. Tatoris, Jonas. *Senoji Klaipėda. Urbanistinė raida ir architektūra iki 1939 metų*. Vilnius 1994, p. 290 ; Vareikis, Vygantas. Umgang mit Denkmälern in Klaipėda. In : *Annaberger Annalen*, 1999, Nr. 7, p. 95-101.

11. Kančienė, Jolita. Laikiniosios sostinės reprezentacinės aikštės. In : *Archiforma*, 2006, Nr. 3, p. 73 ; Drėma, Vladas. *Dingęs Vilnius*. Vilnius, 1991, p. 131 ; Ilgūnas, Gediminas. Koriko paminklas Vilniuje. 100 metų. In : *Mokslas ir gyvenimas*, 1998, Nr. 11-12, p. 36-38.

12. Cette stratégie de formation de la mémoire culturelle semble contredire la définition de ce terme présentée par Jan Assmann (Assmann, Jan. *Das kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*. 4. édition, Munich, 2002, p. 50-56). Cependant, la haute mythologisation des images de l'époque des nationalismes, leurs codes symboliques et tout le cérémonial témoignent que le cas de Kaunas de l'entre-deux-guerres et ceux de France et de Russie n'entrent pas dans le cadre de la définition traditionnelle de la mémoire culturelle.

- 1) Lors de la mise en place des fondements idéologiques du nationalisme lituanien à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, presque tous les liens avec les traditions anciennes avaient été rompus et les vieux mythes nationaux ne convenaient plus à la situation nouvellement créée ;
- 2) Encore au début du XX<sup>e</sup> siècle, les réflexions sur le choix de l'État (autonomie politique) plaçaient les Litvaniens face à un dilemme : rétablir le grand-duché de Lituanie ou s'orienter vers le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes compris au sens ethnolinguistique. L'intention de marier les principes du droit historique et de celui des peuples à disposer d'eux-mêmes se manifesta dans l'Acte d'indépendance du 16 février 1918 par lequel le Conseil de Lituanie [*Lietuvos Taryba*] déclara le rétablissement de l'État lituanien avec Vilnius pour capitale. Tous les documents constitutionnels élaborés par les hommes politiques litvaniens durant la période 1917-1920 firent référence aux deux droits, le droit historique et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes<sup>13</sup>. Cependant, il convient de souligner que, si l'objectif de créer un État souverain était fondé sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, l'argument du droit historique survint par pragmatisme politique. L'argument de « l'État historique » était moins destiné aux « siens » qu'aux « étrangers » afin de contrer leur doute sur la capacité de la nation lituanienne à former et à vivre dans son propre État. C'est plutôt à l'attention de ces « étrangers » qu'un mois après la déclaration de l'indépendance de la Lituanie, Petras Klimas déclara : « La vie dans un État autonome et indépendant n'est pas pour nous une chose inconnue et complètement nouvelle. Pendant des siècles, notre peuple se forma à l'école de la politique et de l'État. Maintenant, il nous faut changer les fondations de cette école et continuer à en approfondir la science ! »<sup>14</sup>.

Dans les faits, le changement des « fondations de l'école » signifiait que les Litvaniens, au début de l'existence de leur État, avaient créé une nouvelle mémoire culturelle propre en s'appuyant sur le mouvement national de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (« renaissance nationale ») et sur la lutte pour l'indépendance durant la période 1918-1920. Ce fut justement ce modèle de mémoire culturelle qui fut créé à Kaunas confirmant ainsi l'idée de Ludwig Steindorff que les capitales de l'Europe centrale et orientale reflètent la mémoire culturelle de l'ensemble du pays.<sup>15</sup>

Le Musée de la Guerre et son espace environnant constituèrent le haut-lieu à Kaunas où se matérialisèrent les images de la mémoire culturelle des Litvaniens dans la capitale provisoire du XX<sup>e</sup> siècle. Le ministère des Armées décida de créer un tel musée à la fin de l'année 1919, avant même la fin des combats pour l'indépendance, bien que sa réalisation ne commençât qu'un an plus tard. Le musée, tout comme d'autres musées de ce genre, fut conçu pour témoigner de l'histoire glorieuse de l'armée, favoriser l'émergence de traditions militaires et

13. Laurinavičius, Česlovas. *Lietuvos-Sovietų Rusijos taikos sutarti*. Vilnius, 1992, p. 98-99.

14. Kl., P. Mūsų valstybės keliai. In : *Lietuvos aidas*, 28.03.1918, p. 2.

15. Steindorff, Ludwig, *op. cit.*

éduquer le patriotisme des soldats. Le musée ouvrit ses portes en 1921, à l'occasion de la commémoration du 3<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance du pays. Il fut installé dans une ancienne église de garnison orthodoxe russe et dans un entrepôt, tous deux rénovés à cet effet. Si, selon le projet de l'architecte Vladimiras Dubeneckis, la transformation du beffroi de l'ancienne église en celle d'un vieux château devait évoquer les temps anciens du grand-duché de Lituanie, il était initialement prévu que le musée soit centré sur l'histoire de l'armée lituanienne. En réalité, l'exposition relatait autant l'histoire militaire qu'elle présentait une narration de l'histoire de la Lituanie. Elle devint finalement une sorte de carte des lieux de la mémoire culturelle pour les Lituanais de cette époque. Dans les années 1920, un visiteur pouvait voir dans la partie centrale du musée, là où se trouvait l'abside de l'ancienne église orthodoxe avec autel et iconostase orné d'icônes de saints, « l'autel » et « l'iconostase » de la mémoire nationale. À la place de l'autel, à titre de décor, étaient exposées des images représentant le grand-duché à l'époque de Vytautas et de la Lituanie païenne et, à la place de l'iconostase, étaient accrochés les portraits des grands-ducs lituaniens. De part et d'autre étaient exposés les portraits des personnalités de la « Renaissance nationale » et sur les côtés, les bustes de Vincas Kudirka et Jonas Basanavičius, les patriarches de cette « Renaissance nationale ». C'était par ces images, sorte de compendium de l'histoire de la Lituanie, que le visiteur entamait sa visite du musée<sup>16</sup>.

Toutefois, toute l'exposition témoignait du processus de création de la nouvelle mémoire culturelle, étant donné que cet ensemble fut complété plus tard par des sujets consacrés exclusivement à la période du mouvement de libération nationale et de la lutte pour l'indépendance. Huit mois après son inauguration, le 17 octobre 1921, fut dévoilé, près du musée, un monument aux Morts pour la liberté de la Lituanie (dédié à ceux qui périrent lors des combats pour l'indépendance de 1918 à 1920).<sup>17</sup> Le Musée de la Guerre et son espace environnant (le square du musée) se transformèrent rapidement en un haut lieu de la capitale provisoire où se matérialisèrent les images de la mémoire culturelle des Lituaniens. Le 23 novembre 1923, dans le square du musée fut érigé – de son vivant – un monument à Jonas Basanavičius, patriarche de la renaissance nationale. Le 15 mai 1927, afin de commémorer sept ans de parlementarisme en Lituanie (date de la convocation de la Diète constitutive), furent installés dans le square les bustes de Simonas Daukantas et Vincas Kudirka, autres personnalités de la « Renaissance nationale ». En 1928, pour le dixième anniversaire de la proclamation de l'indépendance de la Lituanie, toujours dans le square du musée face au beffroi fut érigée la Statue de la Liberté. Du milieu des années 1930 jusqu'à l'été 1940 lorsque la Lituanie perdit son indépendance, le square fut élargi et réaménagé pour accueillir encore quatre bustes de membres actifs de la « Renaissance nationale » litua-

16. Selon les photographies des publications suivantes : Akiras. *Karo muziejus*. Kaunas, 1930 ; *Vytauto Didžiojo karo muziejus 1921-2001 = Military Museum of Vytautas the Great*. Kaunas, 2001.

17. Karžygių šventė. In : *Lietuva*, 1921 10 18, p. 1 ; Kalba pasakya St. Seimo Pirmininko, E. Respublikos Prezidento Pareigas, A. Stulginskio, paminklą atidengiant. In : *Lietuva*, 18.10.1921, p. 1.

nienne, ainsi que trois bustes de héros de la lutte pour l'indépendance.<sup>18</sup> Furent également érigés la sculpture du « Porteur de livres » et celle du « Semeur » : la première pour rappeler la période de l'interdiction par le régime tsariste de l'alphabet latin dans les publications lituanienues et la seconde pour symboliser la communauté des paysans lituanienues qui préserva son identité nationale. Le 9 octobre 1930 (date commémorative à cette époque en Lituanie de la perte de Vilnius) fut dévoilée près du musée un monument funéraire ayant la forme d'un obélisque en pierre noire afin de rappeler que Vilnius, capitale historique de la Lituanie, était sous le joug de la Pologne et d'encourager son retour. En 1934, la tombe du Soldat inconnu, où repose la dépouille d'un soldat mort dans les combats pour l'indépendance, fut inaugurée dans le square du musée.

On pourra constater une situation comparable à travers les noms de rue de Kaunas dans l'entre-deux-guerres : la plupart des noms propres des rues se rapportait à des personnalités de la « Renaissance nationale » ou à des héros de la lutte pour l'Indépendance.<sup>19</sup> Il en résulta que l'attention se focalisait sur la période historique, durant laquelle l'idéal du nationalisme lituanien avait été conçu, mûri, réalisé et défendu, soit l'État national lituanien. Une telle projection politique de la mémoire culturelle fut unanimement approuvée par l'élite politique et culturelle de la Lituanie. Ajoutons que cette démarche était également soutenue par la hiérarchie de l'Église catholique, très influente à cette époque en Lituanie. En 1934, les fondations de l'église de la Résurrection furent bénies à Kaunas. Cette église, qui aurait dû devenir la plus grande des pays baltes, avait été conçue non seulement comme un lieu de culte mais aussi comme un monument symbolique, témoin de la renaissance de la nation lituanienne. Sous l'église, il était prévu de construire une crypte spécialement aménagée pour enterrer les personnalités les plus méritantes de la nation et y transférer les sépultures des grands hommes de Lituanie : l'église devait devenir le Panthéon de la nation<sup>20</sup>.

Cependant, la création des mythes nationaux orientés vers le passé récent ne répondait plus aux besoins de l'époque. Les mythes nouvellement créés étaient excessivement complexes, comme le montre l'exposition du Musée de la Guerre et de son espace environnant et, surtout, ils ne répondaient pas à d'autres besoins de la politique intérieure et extérieure du pays. Les thèmes liés au mouvement national de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et à la lutte pour l'indépendance s'avèrent insuffisants à l'intégration mentale de Klaipėda à l'État lituanien et mal adaptés à l'ambition de la Lituanie de faire « sienne » Vilnius. Pour ces raisons, à partir du coup d'État de décembre 1926, un nouveau mythe national fut conçu rapidement, centré sur la figure du grand-duc Vytautas, représenté dans le discours national autant comme le conquérant de Klaipėda pour la Lituanie que comme le « libérateur » de Vilnius contre les Polonais. Il est évident que le régime autoritaire

18. Kančienė, Jolita. Laikinosios sostinės reprezentacinės aikštės. In : *Archiforma*, 2006, Nr. 3, p. 72-80.

19. Selon le répertoire des noms de rues de la ville de Kaunas paru dans la publication *Kauno miesto planai XIX a. – XX a. pirmoji pusė*. Kaunas, 2007.

20. Pour en savoir plus sur la construction de cette église : Buškevičienė, Angelė. *Prisikėlimas*. Kaunas, 2006.

utilisa les images du grand-duché de Lituanie pour greffer l'idéologie nationaliste, consolider la communauté ethnique lituanienne et légitimer la nature non démocratique de son pouvoir. Ainsi, durant la période 1927-1930, la stratégie de formation de la mémoire culturelle, aussi bien dans la capitale provisoire que sur l'ensemble de la Lituanie, changea : la symbolique du passé de la Lituanie ancienne fut intégrée, à un rythme assez soutenu, à des images de l'époque des nationalismes, en privilégiant plutôt le passé ancien de la Lituanie.

L'exemple le plus éloquent de ce changement de la mémoire culturelle par le régime politique fut la campagne du jubilé de 1930 consacrée à la mémoire du grand duc de Lituanie Vytautas (1350-1430). Cette campagne commémorative, qui donna une impulsion puissante à la mémoire culturelle grâce à l'actualisation des images de l'histoire du grand-duché (en premier lieu, autour de celles de l'époque de Vytautas-le-Grand), laissa ses marques sur l'ensemble de la Lituanie mais se matérialisa avec la plus grande force dans le paysage de Kaunas. C'est à Kaunas, conformément à son statut de capitale provisoire, que se déroulèrent les principales manifestations commémoratives.

L'Université de Lituanie fut renommée Université Vytautas-le-Grand ; le pont reliant le centre de Kaunas au faubourg d'Aleksotas, dont la construction fut achevée à la fin de 1929, reçut le nom de pont Vytautas-le-Grand ; les travaux de construction du musée Vytautas-le-Grand, qui devait remplacer le Musée de la Guerre, commencèrent durant cette année du jubilé. C'est à cette époque que l'attention fut portée sur le patrimoine matériel pouvant servir à réactualiser l'histoire du grand-duché de Lituanie dans la mémoire culturelle : furent ainsi restaurés les vestiges de l'ancien château de Kaunas, désormais nommé « ancien château de Vytautas » dans les discours officiels. En 1930, le site du château de Kaunas fut utilisé pour la première fois comme lieu officiel de la fête de l'État : ce fut dans ce château que le « grand-duc Vytautas » revint le 7 septembre, après avoir fait le tour symbolique de la Lituanie sous la forme d'un portrait le représentant<sup>21</sup>. Par cette campagne jubilaire, le régime politique visait non seulement à incruster l'image de Vytautas-le-Grand dans la mémoire culturelle des Lituanais, mais surtout à actualiser les images de l'histoire du grand-duché de Lituanie (d'avant l'union de Lublin). Cette tendance se confirma en 1930 par le démarrage des travaux de construction du musée Vytautas-le-Grand (comme principal musée de Lituanie) qui deviendra l'exemple le plus marquant de la création des symboles de la Lituanie de l'entre-deux-guerres. La conception et la réalisation du musée Vytautas-le-Grand visaient en premier lieu à mettre en valeur la fonction monumentale et symbolique du bâtiment afin d'immortaliser la figure centrale de Vytautas. Le musée Vytautas-le-Grand, qui ouvrit ses portes en 1936, fut bâti sur le site

---

21. Le voyage du portrait de Vytautas-le-Grand à travers la Lituanie durant l'été 1930 fut un moment fort de la campagne jubilaire des 500 ans de la mort du grand-duc. Le 15 juillet 1930, à l'occasion de la commémoration « de la victoire à la bataille de Tannenberg/Žalgiris » (1410), le portrait partit de Kaunas pour un voyage à travers la Lituanie et ne revint dans la capitale provisoire que le 7 septembre. Le portrait voyagea 500 heures pour marquer les 500 ans de la mort de Vytautas-le-Grand. Pour plus d'information sur la campagne jubilaire de Vytautas, cf. Mačiulis, Dangiras. Vytauto Didžiojo metų (1930) kampanijos prasmė. In : *Lituanistica*, 2001, nr. 2, p. 54-75.

du Musée de la Guerre dont l'ancien bâtiment fut démoli. C'est sous une forme architecturale que Vytautas-le-Grand s'affirma ainsi comme lieu de mémoire dans l'espace matériel central de la mémoire culturelle de la Lituanie qu'était le square du Musée de la Guerre.

La consécration du Musée Vytautas-le-Grand dans l'espace du square du Musée de la Guerre, qui privilégiait jusque-là l'histoire de la « renaissance nationale » et celle de la lutte pour l'indépendance de la Lituanie, deux pierres angulaires de la mémoire culturelle, n'annonçait pas un renoncement à ces lieux de la mémoire culturelle venus de la période historique récente mais signifiait que ces lieux perdaient la primauté dans la mémoire culturelle. Le régime politique avait déplacé le centre de gravité vers les lieux de mémoire issus de l'histoire du grand-duché de Lituanie. La reconstruction et le changement du nom du Musée de la Guerre en celui de Vytautas-le-Grand furent le témoignage le plus marquant de ce passage d'un mythe à un autre.

La formation du nouveau mythe national lituanien eut des répercussions directes pour Vilnius et Klaipėda. À Vilnius, il est vrai, l'impact du mythe de Vytautas dans la ville « polonaise » se limita seulement à la commémoration des 500 ans du grand-duc, alors qu'à Klaipėda, il fut prévu de créer tout un ensemble mémorial dédié au grand homme. Il est à noter que la forme choisie pour actualiser le mythe de Vytautas-le-Grand dans cette ville, à savoir la construction d'un amphithéâtre, d'un musée et d'une maison de la culture dédiés à sa mémoire, visait à détruire les derniers vestiges du château « allemand »<sup>22</sup> et d'effacer ainsi un symbole de la germanité, alors même que ce dernier n'occupait pas une place centrale dans la topographie de Klaipėda. La réalisation de ce grand projet aurait indéniablement été une des plus importantes démonstrations de la lituanité au cœur historique et urbanistique de la ville. Le projet montrait l'intention de conquérir, du point de vue sémantique, un territoire hautement sensible en convertissant son symbolisme.

La matérialisation du mythe national dans l'espace de la ville multiculturelle ne fut pas seulement utilisée par les Lituanais. Klaipėda et Vilnius fournissaient des exemples comparables opérés par les Allemands et les Polonais.

Ainsi, peut-être en réaction au projet lituanien d'aménager à Klaipėda un ensemble mémorial à Vytautas-le-Grand, fut érigé en 1931 un monument « pour la patrie allemande et le pays natal de Klaipėda » dédié aux habitants de la ville morts lors de la Première guerre mondiale. Il devint rapidement le principal symbole allemand et prit le nom de « Hinderburghain » après la mort du maréchal Hindenburg (1934), faisant le lien de façon originale entre la pratique des « bosquets des héros » (très répandue en Allemagne et surtout en Prusse orientale) et le culte et mythe national allemand de Hindenburg<sup>23</sup>.

22. Cf. : Safronovas, Vasilijus. Praeities panauda palaikant lietuvišką tapatumo orientaciją tarpukario Klaipėdoje. In : *Nauji požūriai į Klaipėdos miesto ir krašto praeitį* (Acta Historica Universitatis Klaipedensis, t. XVII), sud. S. Pocyte, V. Safronovas, Klaipėda, 2008 p. 94.

23. À ce sujet, cf. : Traba, Robert. « Wschodniopruskość ». *Tożsamość regionalna i narodowa w kulturze politycznej Niemiec*. Poznań-Warszawa, 2006, p. 316-32 ; Tietz, Jürgen. *Denkmal zwischen den Zeiten : Das ostpreußische Tannenberg-Nationaldenkmal während der Weimarer Republik und*

Donner une forme matérielle à un mythe national comme moyen d'appropriation mentale d'une ville fut également utilisé par les Polonais à Vilnius. L'exercice de la mythologie nationale polonaise à Vilnius avant la mort du maréchal Piłsudski (1935) reste un domaine non étudié qui mériterait des recherches plus approfondies et aujourd'hui il est difficile de dire quel était le rôle des mythes nationaux polonais antérieurs dans le paysage urbain de Vilnius. Cependant, il est évident que la mort de Piłsudski, sachant les liens de celui-ci avec Vilnius, allait transformer la ville en un haut lieu de vénération du mythe du maréchal pour devenir un symbole central de polonité. Dès le premier anniversaire de la mort de Piłsudski fut érigé un mausolée au cimetière Rasy, dans lequel repose le cœur du maréchal. La construction du mausolée fut financée pour moitié par les autorités centrales de Pologne, confortant l'opinion des habitants pour lesquels « Vilnius est à jamais une ville sainte pour la Pologne toute entière ». La construction du mausolée visait à devenir « un symbole de cette union (celle du grand-duché de Lituanie et du royaume de Pologne) qui tire ses origines dans le passé des Jagellons ».

En 1935 naquit le projet d'ériger un monument à Piłsudski sur une des places centrales de Vilnius. Le conflit qui surgit entre le groupe initiateur du projet, sous la direction du recteur de l'Université Stefan Batory de Vilnius, et les autorités centrales de Pologne démontra la signification nationale commune du mythe de Piłsudski<sup>24</sup> pour toute la Pologne, tandis que le contenu des débats révéla en même temps la stratégie polonaise de mémoire culturelle. Tout en soulignant l'appartenance de Vilnius à la Pologne, les Polonais voyaient en Piłsudski un symbole de l'histoire ancienne de la Pologne (en premier, celle des Jagellons). Concernant la référence au passé, ils utilisaient la même stratégie d'intégration des images du passé lointain à celles de l'époque des nationalismes en l'appliquant en premier lieu à Vilnius, avec cependant une différence par rapport aux Lituanais : alors qu'en Pologne, Piłsudski, tout en étant le mythe central de l'époque nationaliste, portait en même temps les valeurs de l'histoire ancienne du pays, en Lituanie par contre, le mythe national de Vytautas-le-Grand, représentant de la Lituanie historique, était aussi devenu le symbole du nationalisme moderne des Lituanais.

Les moyens de la lutte pour faire « sienne » une ville ne se limitèrent pas à des mythes nationaux matérialisés, même si ces derniers représentèrent un moyen important pour les groupes ethniques de s'affirmer mentalement dans la ville. Si les mythes constituèrent le facteur d'identification le plus fort à des symboles nationaux de la ville, il y avait de nombreux autres symboles nationaux, autant matérialisés qu'oraux, dont l'omission rendrait incomplète l'étude des formes de symboles nationaux.

---

des Nationalsozialismus. In : *Das Denkmal im nördlichen Ostmitteleuropa im 20. Jahrhundert. Politischer Kontext und nationale Funktion* (Nordost-Archiv, Bd. VI/1997, Hf. 1), sous la dir. de S. Ekdahl. Lüneburg, 1997, p. 41-68.

24. À ce sujet, cf. Hein, Heidi. *Der Piłsudski-Kult und seine Bedeutung für den polnischen Staat 1926-1939*. Marburg 2002, p. 206-210. Les citations sont extraites de journaux polonais et proviennent de ce texte.

Les signes qui permettaient à des groupes ethniques de s'affirmer dans une ville multinationale étaient les monuments, les fêtes ou commémorations devant rappeler victoires ou défaites, les plaques sur les monuments ou les noms de rues devant immortaliser des personnalités liées à ces victoires ou victimes « d'étrangers ». Ces pratiques furent clairement observées dans la capitale provisoire de la République de Lituanie. L'obélisque noir dans le square du Musée de la Guerre et la tour de l'église de la Résurrection rappelant celle de la cathédrale de Vilnius furent des monuments témoignant de l'objectif des Lituaniens de réintégrer Vilnius ; à travers les noms de rues furent immortalisés les noms de plus d'un volontaire mort dans la lutte contre les Polonais pour l'indépendance de la Lituanie ou tués par eux dans la région de Vilnius. Même si les événements de Klaipėda de 1923 et les véritables circonstances de « l'insurrection » ne furent pas le thème préféré de la Lituanie de l'entre-deux-guerres, cela n'empêcha pas d'immortaliser le nom de l'un de ces « insurgés » tués lors de cette opération sur une plaque de rue de la capitale provisoire<sup>25</sup>. De même, la capitale de la Lituanie dicta à Klaipėda ce que la ville devait commémorer prioritairement et quels signes de mémoire devaient figurer dans la ville portuaire occupée par la Lituanie. Pourtant, les symboles qui pouvaient incarner la « lituanité » de la ville de Klaipėda dans son ensemble n'étaient pas si nombreux. En premier, il convient de citer l'obélisque érigé en 1925 en l'honneur des morts de « l'insurrection » de 1923, dressé au cimetière de la ville, ainsi qu'une nouvelle tendance à renommer les rues au moment du conflit très virulent entre les Lituaniens et la société pro-allemande du Territoire de Klaipėda (1934-1935).

Dans le premier cas, nous avons affaire à une volonté d'appropriation symbolique de Klaipėda par la création d'un culte et d'un lieu de recueillement autour des « libérateurs du joug allemand » du pays. C'est l'Union des tirailleurs de Lituanie, une organisation paramilitaire au rôle important dans l'opération d'annexion du Territoire de Memel en 1923, qui en était l'initiatrice et la réalisatrice. Dès 1924, cette organisation prit l'initiative de rendre les honneurs, chaque année, aux participants du coup de force par des cérémonies de recueillement près de leurs tombes. Elle fut à l'origine de l'érection du monument et de la formation de l'image des « héros » « morts pour la liberté » dans leur presse. En présence du gouverneur du Territoire de Klaipėda (représentant officiel de la Lituanie dans le Territoire autonome de Klaipėda) et d'autres hauts fonctionnaires eurent lieu les cérémonies en l'honneur des morts et le service religieux, non seulement le jour anniversaire de la « libération » (le 15 janvier) mais aussi lors d'autres fêtes nationales et célébrations officielles. Il est aussi significatif que la visite de ces tombes était très fréquemment incluse dans les circuits touristiques organisés pour élèves, étudiants et autres groupes organisés venus de Lituanie à Klaipėda.

25. Une rue fut dénommée en l'honneur de Algirdas Jasaitis, tirailleur volontaire de 16 ans, qui périt lors de l'occupation de Klaipėda. La date à laquelle la rue fut ainsi nommée, le 17 janvier 1924, deux ans et deux jours après les événements de Klaipėda, ne permet de douter sur les motifs du changement de nom. Cf. Sajauskas, Stanislovas ; Baltrušaitienė, Rita ; Birškytė, Lijana ; Markūnas, Algirdas. *Kaunas : gatvės ir žmonės*. Kaunas, 2001, p. 76.

Une autre forme d'appropriation de Klaipėda au niveau mental se manifesta dans la tendance à changer imperceptiblement les noms des rues dans les années 1934-1935. On assista essentiellement à la tendance à donner aux rues les noms de héros nationaux lituaniens du passé mais surtout du présent. L'attribution du nom du président Smetona à l'artère principale de la ville portuaire devait affirmer le culte du « Guide de la nation » en train de se former en Lituanie. L'apparition d'une rue au nom de Steponas Darius et Stasys Girėnas confirmait le culte national en gestation en l'honneur des deux pilotes lituaniens morts en 1933 lors de leur vol transatlantique. L'attribution du nom de l'insurgé prussien Herkus Monte à une rue témoignait de la résistance des « Lituaniens anciens » contre les Chevaliers teutoniques au XIII<sup>e</sup> siècle.

Les décisions de changement de noms des rues révélaient assez bien une tendance globale d'appropriation mentale de Klaipėda qui ne se limitait pas aux cas cités ci-dessus. Les premières initiatives de changements toponymiques remontaient à 1923. Dès l'annexion de Klaipėda à la Lituanie, le Directoire du Territoire de Klaipėda (institution législative autonome), sous la pression des Lituaniens locaux, créa une commission chargée de donner des noms lituaniens aux villages, villes et localités et d'élaborer des noms lituaniens pour les rues des villes et localités<sup>26</sup>. Ce fut une situation inédite car ce ne furent pas les Lituaniens de Lituanie mais ceux de Prusse qui entreprirent de former la mentalité propre, non seulement de la ville de Klaipėda, mais aussi de l'ensemble de sa région. L'entreprise s'orienta dans deux directions. D'abord, à la fin de 1923, le Directoire du Territoire approuva les noms lituanisés des villages, localités et quartiers de la ville de Klaipėda<sup>27</sup> : à la toponymie du Territoire, à côté de noms allemands, furent attribués des noms utilisés traditionnellement par des Lituaniens locaux. Ensuite, des changements furent réalisés à l'intérieur de la ville de Klaipėda. La plupart des noms de rues qui n'avaient pas d'équivalent dans l'usage des Lituaniens locaux, furent tout simplement traduits de l'allemand tandis que dix rues furent rebaptisées avec un nom lituanien sans référence à leur nom allemand. Cette démarche démontrait, d'une part, l'intention de garder certaines figures du passé des Lituaniens de Prusse dans les noms de rues. D'autre part, il fallait éviter que des noms lituaniens fussent associés à la période allemande (de nouveaux noms lituaniens furent accordés à des rues telles que les Friedrich-Wilhelm-Straße, Friedrichsrehde, Kaiserstraße ou Alexanderstraße).

Il est vrai que les nouveaux noms n'effacèrent pas les noms allemands de rues : ces derniers coexistèrent avec les nouveaux noms lituaniens et ceci, jusqu'à 1938. Cela étant, le comportement relativement modéré du pouvoir de Kaunas à Klaipėda reflétait ainsi l'équilibre des forces politiques dans cette ville. Le pouvoir lituanien, qui échoua finalement lors du conflit de 1934-1935 avec la partie pro-allemande de la société du Territoire de Memel, n'était pas en capacité de transformer Klaipėda, déséquilibrée du point de vue national et culturel, en une ville

26. *Lietuvos žinios*, 1923 03 27, Nr. 70, p. 3 ; *Lietuvos žinios*, 30.03.1923, Nr. 73, p. 5.

27. *Klaipėdos Krašto Waldžios Žinios*, 29.12.1923, Nr. 132, p. 1085-1101.

au symbole du passé lituanien dominant. Notons que, contrairement à Kaunas, Klaipėda dans l'entre-deux-guerres n'eut pas de rue portant le nom d'un des « insurgés » tués. Durant toute la période 1923-1939, Klaipėda était une ville où s'affrontèrent deux mémoires, ce dont témoignaient des manifestations commémoratives différentes choisies par les deux groupes – lituanien et allemand – politiquement actifs dans la ville. Si pour la partie des habitants favorables à l'État lituanien, le 15 janvier, date de « l'insurrection », était le jour le plus important, pour la partie orientée vers l'Allemagne, le jour commémoratif était le dimanche des morts durant lequel (au « cimetière des héros », et à partir de 1934 au « bosquet de Hindenburg ») les honneurs étaient rendus aux habitants de Klaipėda morts pour la patrie « allemande » lors de la Première guerre mondiale<sup>28</sup>.

Bien avant « l'Anschluss » de Klaipėda à l'Allemagne (le 23 mars 1939), les signes de germanité progressèrent dans la ville. À la fin de 1938, le conseil municipal décida de remettre en place le monument « Borussia » et la statue de Guillaume I<sup>er</sup>.<sup>29</sup> En 1923, trois mois après l'annexion du Territoire de Memel à la Lituanie, ces monuments avaient été déboulonnés puis « cachés » pendant 15 ans dans une cour des sapeurs-pompiers de Klaipėda. Dans le discours pro-allemand du Territoire, l'enlèvement de ces monuments était associé à l'image des « barbares lituaniens ». Leur remise en place, à un moment où la Lituanie ne contrôlait plus réellement le Territoire de Klaipėda qui évoluait vers une orientation pronazie, fut donc présentée comme un « rétablissement de la vérité ». Les deux monuments associaient indéniablement Klaipėda à la tradition de dépendance allemande : le monument « Borussia » avait été inauguré à Klaipėda en 1907 afin de commémorer la libération de la Prusse en 1813 pendant les guerres contre Napoléon, tandis que la statue de Guillaume I<sup>er</sup> avait été érigée en 1896 comme reflet du culte très populaire de cette figure politique majeure de l'empire allemand. La libération et l'unification, les thèmes véhiculés par la sémantique des deux monuments, reflétaient indéniablement le contexte des aspirations politiques de la société pro-allemande de Klaipėda en cette fin de 1938 : la libéralisation du « joug étranger lituanien » et l'unification à sa patrie allemande.

Les aspirations à l'unification avec « son » Allemagne s'exprimèrent clairement dans le changement des noms de rues en 1938-1939. Avant même l'annexion du Territoire de Memel par l'Allemagne, par décision du magistrat de la ville, les noms de Hindenburg et de Johan Schirmann<sup>30</sup> furent donnés à deux places de la ville. Cela marqua le début de la nouvelle tendance à la reconversion des noms de rues qui s'achèvera après l'annexion. Elle effacera non seulement tous les noms

28. Cf. Safronovas, Vasilijus. Identitätskonflikte, Symbolwerdung der Grabstätten und der Kult um die Befreier in Memel/Klaipėda des 20. Jahrhunderts. In : *Annaberger Annalen*, 2008, Nr. 16, p. 205-226.

29. *Vakarai*, 1938 11 12, Nr. 264 (870), p. 9.

30. Johann Schirmann fut en 1934 l'un des condamnés dans l'affaire engagée par la Lituanie contre les militants actifs pro nazis du Territoire de Klaipėda (affaire Neumann et Sass). Atteint d'une maladie en prison et face à la mort, il montra un comportement conforme à l'idéologie nazie en refusant d'être opéré par un Juif.

de rues « lituaniens » à Klaipėda, mais « entérinera » les figures et symboles représentatifs de l'Allemagne nazie ou associés à son orientation idéologique (Adolf Hitler, Hermann Göring, SA, Tannenberg, Hermann von Boyen, Johann Gottfried Herder).

Il est à noter qu'à Vilnius les Polonais appliquèrent une politique comparable après 1920. La nouvelle dénomination des rues de la ville se fit tout particulièrement en faveur des héros polonais ayant joué un rôle important dans l'annexion de la région de Vilnius à la Pologne<sup>31</sup>. Il convient cependant de préciser que ces changements de noms visait d'abord à retirer les marques de l'empire russe dans le paysage urbain de Vilnius et reflétait l'objectif du pouvoir polonais d'immortaliser tout d'abord l'héritage du grand-duché de Lituanie et de la République des deux nations<sup>32</sup>, ce qui n'était pas étranger aux Lituaniens comme ils le montrèrent lors de leur occupation de Vilnius à l'automne 1939.

Les premières réflexions sur la dénomination des rues de Vilnius furent menées à Kaunas alors que les Lituaniens semblaient n'avoir encore aucune chance de reprendre Vilnius. Elles furent formulées par un intellectuel connu en Lituanie, Mykolas Biržiška, originaire de la région de Vilnius, qui proposa de supprimer les noms très politisés dédiés à des hommes politiques polonais du XX<sup>e</sup> siècle et de les remplacer par les noms de figures du grand-duché de Lituanie et de la République des deux nations<sup>33</sup>. Ainsi, dès la fin des années 30 du XX<sup>e</sup> siècle, pour l'élite politique et culturelle de la Lituanie – les événements postérieurs le confirmeront – le mythe du grand-duché de Lituanie allait au-delà de la date de la mort de Vytautas-le-Grand. Suite à l'occupation de Vilnius par la Lituanie, une commission, dirigée par le même professeur Mykolas Biržiška, fut créée pour fixer les noms lituaniens des rues de Vilnius. Les propositions de cette commission se différencièrent assez considérablement de celles de 1938. L'analyse des changements des noms de rues à Vilnius en 1939 permet de constater que les nouveaux changements ne furent pas radicaux. Ceci s'explique par le fait qu'à la fin de cette décennie, si le grand-duché de Lituanie était toujours perçu comme un État « lituanien », la période des insurrections communes au tournant des XVIII<sup>e</sup> et

31. De 1920 à 1939 apparurent à Vilnius de nouveaux noms de rues en l'honneur du chef uhlan Waclaw Belina-Prazmowski, l'évêque Waclaw Bandurski, le capitaine de cavalerie Jerzy Dombrowski, les maréchaux Józef Piłsudski et Edward Rydz-Smigly, le métropolitain Andrzej Szeptycki, le général Lucjan Żeligowski. Cf. : Čaplinskas, Antanas Rimvydas. *Asmenybės Vilniaus miesto gatvių pavadinimuose*. In : *Santykis su istorine praeitimi XXI amžiaus Vilniuje*, sud. A. Nikžentaitis, A. Ragauskas, Vilnius, 2004, p. 22-41.

32. De 1920 à 1939 furent immortalisés les noms de figures éminentes de la culture du grand-duché de Lituanie à Vilnius : Joseph Ignatius Kraszewski, Joachim Lelewel, Adam Mickiewicz, Józef Montwiłł, Piotr Skarga, Juliusz Slowacki., les frères Jędrzej et Jan Śniadecki, Antoni Wiwulski, Andreas Volanus, Tomasz Zan. Les souverains Steponas Batoras, Ladislas II Jagellon, Vytautas le Grand, les Sigismond, ainsi que les grands seigneurs Soltanai ne furent pas oubliés. La rue Gedimino (Giedyminaus) ne fut pas changée. La place Mouraviev fut débaptisée en place Napoléon. Furent immortalisés les noms des chefs des insurrections de 1831 et de 1863 : Jakub Jasiński, Szymon Konarski et Zygmunt Sierakowski. Pour la première fois, les rues portèrent les noms des figures de la culture juive : Samuel Finas, le Gaon, J.Klačka, Matitjahu Straszyń.

33. Biržiška, Mykolas. *Apie lietuviškus Vilniaus miesto gatvėvardžius*. Kaunas, 1939.

XIX<sup>e</sup> siècles n'était plus ressentie comme étrangère par les élites politiques et culturelles de Lituanie<sup>34</sup>. C'est pourquoi les changements des noms de rues se limitèrent à l'enlèvement des noms des hommes politiques polonais du XX<sup>e</sup> siècle et visèrent très habilement à ne pas envenimer la tension politique dans la ville.

Le meilleur exemple de cette approche ingénieuse est celui de la rue dédiée à Adomas Jakštas. Les 1<sup>er</sup> et 2 janvier 1919, l'ancienne rue Varnų fut le théâtre de combat entre des légionnaires polonais et des activistes du pouvoir bolchevik de la ville – les « communards » – dont certains y perdirent la vie. Le capitaine de cavalerie Jerzy Dąbrowski mena l'assaut du côté polonais et la rue prit donc son nom en 1920. En 1939, ce nom fut préservé sauf que le sens changea. La rue prit l'appellation de Jakštas-Dambrauskas. Une transformation comparable concerna la rue au nom du capitaine de cavalerie Vaclovas Belina. Elle fut rebaptisée au nom du porteur de livres Jurgis Bielinis<sup>35</sup>.

Toutefois, comme le montre l'expérience d'autres pays d'Europe centrale et orientale, le symbole national de la ville pouvait ne pas être obligatoirement lié à des événements ou à des figures d'importance nationale. L'exemple du Budapest de l'entre-deux-guerres montre que des signes de modernité de la ville et donc de son caractère hongrois pouvaient être des succès techniques de l'époque. Il est vrai que l'on ne trouve presque pas de tels exemples dans les trois villes en question, à l'exception des symboles juifs de Vilnius.

Comme le montre l'étude de David Fishman, les Juifs à Vilnius avaient eux aussi leurs symboles par lesquels ils pouvaient considérer la ville comme la Jérusalem du Nord.<sup>36</sup> Si, pour les Juifs orthodoxes, la ville était tout d'abord associée à la Grande synagogue de Vilnius et au cimetière Šnipiškiai, pour la jeune génération des Juifs de l'entre-deux-guerres, le bâtiment communautaire central et l'institut YIVO étaient autant de signes de leur communauté que de leur modernité<sup>37</sup>. Pour d'autres communautés, cette situation est à comparer avec l'église de la Résurrection de Kaunas, restée inachevée avant la Seconde guerre mondiale. Cependant le projet d'associer à ce sanctuaire un panthéon dédié aux grands hommes de la nation au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles montra que l'on ne s'éloignait finalement pas des symboles nationaux traditionnels de la ville.

Dans ces trois villes prédominaient en grande partie des symboles nationaux communs, même si parfois, ce qui était associé au caractère polonais, lituanien ou biélorusse de la ville n'avait rien de commun, au premier coup d'œil, avec le passé national. Comme le montrent de nouvelles études effectuées par l'historien lituanien Dangiras Mačiulis, l'élite intellectuelle et politique de la Lituanie à cette époque percevait la « Vilnius lituanienne » par le prisme de constructions urbaines concrètes : le château de Gediminas, la porte de l'Aurore et la cathédrale de

34. Cf. Staliūnas, Darius. *Savas ar svetimas paveldas ? 1863-1864 m. sukilimas kaip lietuvių atminties vieta*. Vilnius, 2008.

35. Čaplinskas, Antanas Rimvydas (kaip ir 28 išn.), p.-31.

36. Il n'a malheureusement pas été établi à quand remonte ce qualificatif de Vilnius dans le monde juif.

37. Fishman, David. Jewish National Symbols in Vilnius. In : *Homo historicus*, Vilnius 2009, Nr. 2 (à paraître).

Vilnius. Une analyse plus fine de ces symboles permet de mettre en évidence les liens de ces sites avec l'histoire interprétée du point de vue national. Le château de Gediminas était reconnu comme le symbole lituanien de Vilnius à cause de ses liens imaginaires avec le cœur historique de l'État lituanien, la porte de l'Aurore comme le symbole du lieu sacré de la Lituanie catholique et la cathédrale de Vilnius comme un symbole national car abritant la sépulture de Vytautas. Cette dernière semblait pouvoir synthétiser à la fois les valeurs étatiques et religieuses mais s'avéra moins exploitable que le château de Gediminas ou la porte de l'Aurore<sup>38</sup>.

Les signes de polonité dans la Vilnius multiculturelle n'ont presque jamais été étudiés, mais les analogies lituanienes de l'apparition des symboles nationaux de Vilnius permettent de deviner, au moins de manière hypothétique, quelles furent les constructions ou les endroits qu'associait à la polonité un habitant de Vilnius d'origine polonaise à l'époque de l'entre-deux-guerres. Les lieux qui exerçaient la plus forte influence étaient la colline de Gediminas, les vestiges du château haut, la cathédrale de Vilnius, la porte de l'Aurore, l'université, la place Lukiškių, la cellule de Konrad. Ces lieux étaient ceux qui étaient le plus souvent mentionnés dans les recommandations élaborées en 1936 pour les instituteurs de Vilnius, en liaison avec les plus importants moments de l'histoire de Vilnius et de l'histoire nationale de la Pologne<sup>39</sup>.

Notons que les mêmes symboles – la colline de Gediminas, la porte de l'Aurore, la place Lukiškių – étaient également ceux de la « Vilnius biélorusse », par ailleurs fréquents dans la poésie biélorusse de l'entre-deux-guerres<sup>40</sup>. Cependant, comme on peut le voir dans les trop peu nombreuses études sur ce sujet, pour des raisons politiques objectives, l'élite intellectuelle biélorusse ne pouvait pas créer des symboles aussi marquants que les Polonais, les Lituanienes et les Juifs à Vilnius, ainsi que les Allemands à Klaipėda. Dans le discours biélorusse dominant, Vilnius était à Minsk – capitale de la RSS de Biélorussie – ce que La Mecque est à Médine<sup>41</sup>.

Les symboles nationaux d'une ville naissent d'un processus créatif. Il n'existe pas d'études exhaustives sur tous les groupes à l'origine de la création de ce type de symboles, mais l'activité de la Société de libération de Vilnius, créée en 1925 à Kaunas, permet d'éclairer assez bien ce processus. À l'initiative de cette organisation, il fut proposé aux instituteurs d'utiliser les symboles nationaux pour

---

38. Mačiulis, Dangiras. Lietuviško Vilniaus vaizdiniai ir ženklai. In : *Homo historicus*, 2009, Nr. 2 (à paraître).

39. Sont indiqués les événements les plus importants du passé historique de Vilnius ayant une signification nationale : Gediminas et la fondation de Vilnius, Jadwiga et Jagellon, le baptême de Lituanie, Stefan Batory, la guerre avec Moscou, les sociétés patriotiques estudiantines du XIX<sup>e</sup> siècle, Adam Mickiewicz, les insurrections de 1830 et 1863, Józef Piłsudski. Cf. Malczyk, Witold. *Zabytki Wilna a nauka historii w szkole powszechnej*. Wilno, 1936, p. 114.

40. Дубавец, Сяргей. В направлении вильни. Зтуды О белОрусскОй пОэзии. In : *Arche*, 2005, Nr. 2, p. 120-213.

41. Mazko, Eduard. Tautinio sąmonėjimo ir valstybingumo link. In : *Darbai ir dienos*, [T.] 40, 2004, p. 289-300.

initier la jeune génération à l'idée de la libération de Vilnius lors des cours non seulement d'histoire ou de géographie mais aussi de musique, de religion (en mentionnant la porte de l'Aurore et autres sanctuaires de Vilnius), de dessin (en demandant de « dessiner Gediminas, fondateur de Vilnius ; le loup de fer, hurlant sur la colline de Gediminas ; Lizdeika interprétant le songe ; une image du Vilnius d'antan, une image de la colline du Château d'aujourd'hui, la cathédrale de Vilnius, des paysages des environs, un Polonais ayant volé notre capitale »). Au cours de travaux manuels, il est demandé « aux garçons de modeler la colline de Gediminas en argile et de réaliser le château en bois avec le drapeau lituanien par-dessus, de modeler la cathédrale de Vilnius en argile ; au printemps, de constituer dans la cour de l'école une butte de terre surplombée d'une maisonnette en bois rappelant la tour du château de Gediminas »<sup>42</sup>. Pendant que les élèves dessinaient ou modelaient une tour de Gediminas en argile, les adultes amassaient de la terre pour en faire des collines de Gediminas symboliques et construisaient des maquettes du château de Gediminas dans les lieux publics. En 1929, à l'initiative de la section locale de l'Union pour la libération de Vilnius, les cheminots de Jonava choisirent le 9 octobre pour construire près de la gare de chemins de fer de la ville une maquette de la tour de Gediminas en bois, à laquelle furent accrochées des représentations du Vytis et de Gediminas et une pancarte ainsi légendée : « Debout Lituanien, va libérer Vilnius asservie ». Le drapeau d'État flottait sur la tour. Le matin du 9 octobre 1929, un trompettiste installé à côté de la tour invita les habitants à commémorer le jour de Vilnius<sup>43</sup>. Des tours de Vilnius de ce genre se dressèrent à Pakruojis, à Kybartai et d'autres villes et localités de Lituanie. Vytautas Bičiūnas écrivait en 1932 : « À notre époque, à tous les Lituaniens qui aiment leur pays, à tous les nostalgiques de Vilnius asservie par les Polonais, la colline du château de cette ville avec sa tour sont devenus les symboles des intentions les plus nobles »<sup>44</sup>. Le symbole du château de Gediminas, devenu particulièrement populaire, fut présent dans de nombreux lieux comme le montre la fresque de Petras Babickas représentant le château de Gediminas sur le mur du hall de la radio d'État.

Si l'Union pour la libération de Vilnius avait réussi à imposer les symboles de lituanité de Vilnius auprès d'une part considérable de la société lituanienne, l'activité d'une autre organisation aux objectifs comparables, à savoir l'Union de coopération culturelle de Lituanie et de Klaipėda (dénommée à partir de 1935 : Union de l'Ouest), connut beaucoup moins de succès. La forte position des Allemands dans la ville ne permit pas à Kaunas de mener une politique forte de mémoire dans Klaipėda et, par conséquent, les symboles nationaux lituaniens ne s'incarnèrent pas matériellement dans la ville. Le monument aux « insurgés » de 1923 ne répondait pas à des objectifs nationaux lituaniens communs. En déclarant officiellement que le coup de force avait été réalisé par les habitants locaux (les Lituaniens de Prusse), les Lituaniens du reste de la Lituanie ne pouvaient pas être

42. Rinkūnas, A. Mokytojai ir Vilniaus vadavimas. In : *Mūsų Vilnius*, 1929, Nr. 4, p. 170-171.

43. 1929 –X– 9 d. In : *Mūsų Vilnius*, 1929, Nr. 10, p. 387-388.

44. Bičiūnas, Vytautas. Gedimino pilis. In : *Mūsų Vilnius*, 1932, Nr. 10, p. 219.

associés à cet évènement. C'est pourquoi furent entreprises des recherches sur des images plus communes de la lituanité de Klaipėda, sans liaison directe avec les éléments architecturaux de Klaipėda. À cet effet, la mer et la représentation de la Lituanie en tant qu'État maritime fournirent des symboles susceptibles de renforcer le sentiment d'appartenance nationale de la ville au sein des Lituaniens.

L'image de la mer était très présente en Europe centrale et orientale dans l'entre-deux-guerres. À cette époque, selon une opinion dominante, aucun État ne pouvait survivre sans avoir un accès à la mer, les relations des Lituaniens avec Klaipėda recouvrant cependant une autre réalité.

D'une part, pendant les premières années de l'indépendance de la Lituanie, un grand pas avait été accompli pour asseoir dans la mentalité des Lituaniens les images de la « mer nourricière », « garante de l'indépendance », et ainsi vaincre et potentiellement changer la mentalité des Lituaniens en tant que « nation agraire »<sup>45</sup>. D'autre part, l'identification de la mer à Klaipėda dans le discours officiel de la Lituanie, surtout après 1923 et pendant toute la période de l'entre-deux-guerres, était bien enracinée. L'idée « d'ouverture à la mer » de la Lituanie dans la période de 1923 à 1939 était presque exclusivement associée au port de Klaipėda ; la côte maritime lituanienne avec les villes de Palanga et Šventoji, ne faisant pas partie du Territoire de Klaipėda, était beaucoup plus rarement évoquée et, de ce fait, beaucoup moins prise en compte. À cet effet furent choisis des thèmes du passé susceptibles de faire des « Lituaniens d'antan », en se référant notamment à la tribu des Koures des environs de Klaipėda, une nation au grand savoir maritime, savoir perdu à la suite de l'expansion des « Allemands » au XIII<sup>e</sup> siècle. Autrement dit, la mer était un symbole d'emblée associé chez les Lituaniens à Klaipėda, même si la plupart des Lituaniens n'avaient jamais vu la mer de leurs propres yeux.

La proposition d'instituer un Jour de la mer en 1934 (fêté en 1934 puis encore une fois en 1936) devint dans ce contexte la symbiose d'une certaine appropriation symbolique et pratique de Klaipėda. Grâce à certaines facilités, plusieurs dizaines de milliers de participants vinrent à Klaipėda de toute la Lituanie. Cette manifestation à forte connotation maritime devait donner l'impression aux Lituaniens présents que Klaipėda (non seulement la ville mais aussi le port) était « leur », lituanienne.

La comparaison de l'appropriation mentale des trois villes de Kaunas, Klaipėda et Vilnius permet de détailler les moyens mêmes à l'aide desquels la ville multiculturelle est « appropriée » dans le système des catégories nationales. La ville devenait lituanienne, polonaise, allemande, juive ou biélorusse dans la conscience collective des différents groupes dès lors qu'ils la percevaient à travers « leurs » symboles nationaux. Ces derniers étaient formés en s'appuyant plutôt sur des images nationales communes que sur le passé de la ville. Le moyen le plus efficace de faire « sienne » la ville passait par la matérialisation des mythes nationaux dans l'espace urbain et par l'interprétation nationaliste du passé associé aux

---

45. Jūratīs. Mūsų pajūrys turi būti apgyvendintas, kad svetimi smėlys jo neužpiltų. In : *Lietuvos aidas*, 08.08.1934, p. 3.

constructions concrètes de la ville. Perçue à l'aide de ces symboles, la ville multinationale pouvait devenir mentalement « sienne ». Il ne restait pas de place pour la multiculturalité comme telle dans ces images du passé, nonobstant le fait que, pour les différents représentants nationaux, la ville devenait « leur » à l'aide des mêmes symboles nationaux. La multiculturalité n'apparaissait qu'un peu dans la toponymie des rues de Kaunas et Vilnius où seuls les noms de grandes figures de la communauté juive trouvèrent leur place.

La comparaison entre Kaunas, Klaipėda et Vilnius ne confirme finalement qu'une vérité bien connue : la formation de la mémoire culturelle est directement liée à la situation politique. Kaunas, capitale provisoire de la République de Lituanie, reflétait la mémoire culturelle de l'ensemble du pays ; à l'exemple de la capitale, on chercha à introduire les mêmes éléments de mémoire culturelle aussi bien à Vilnius qu'à Klaipėda. Seule la forte résistance à la politique lituanienne d'intégration de la part de la société pro-allemande de Klaipėda ne permit pas d'y mettre en œuvre le modèle de Kaunas.

Face à l'échec de la politique de lituanisation de la ville, Klaipėda resta une ville dépourvue de forts symboles nationaux lituaniens. Le modeste monument aux « insurgés » ne compensa pas le besoin de symboles lituaniens dans la ville alors même que la tentative de lituaniser Klaipėda dans l'esprit des Lituaniens de la Grande Lituanie, par le biais de l'idée de la mer et de l'État maritime, était restée irréalisée, une fois Klaipėda rattachée à l'Allemagne en 1939. Pour des raisons comparables et plus précisément, pour ne pas compliquer les relations avec la majorité polonaise à Vilnius, le modèle de mémoire culturelle de Kaunas ne fut pas non plus implanté à Vilnius après 1939, lorsque la ville fut rendue à la Lituanie. Il est vrai que le caractère commun des symboles polonais, lituaniens et en partie biélorusses rendit l'insuccès de cette politique moins patent.

Seules les aspirations de la communauté juive de créer ses propres symboles dans la ville n'étaient pas liées à des prétentions territoriales. Les tentatives des Polonais et des Lituaniens d'attirer la faveur de cette importante communauté conduisirent à une tolérance de la mémoire juive dans la Vilnius polonaise d'avant 1939 et dans la Vilnius lituanienne d'après 1939, ainsi qu'à Kaunas, citadelle de la lituanité. Exceptionnellement, parmi les symboles juifs de Vilnius, apparaissaient les images symbolisant le progrès technique et intellectuel. En ce sens, la situation dans les villes étudiées se différencie considérablement des autres villes d'Europe centrale et orientale, comme par exemple Budapest.

*Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis*